

Ecrivain, ancien président de la Tchécoslovaquie, puis de la République tchèque Vaclav Havel

Un jour de 1990, alors qu'il venait de s'installer au « Château » de Prague, Vaclav Havel confia à des amis : « J'ai peur de me réveiller un matin dans une cellule de prison, et de raconter à mes codétenus ce rêve étrange que j'ai fait, et où j'étais président. » Dramaturge, défenseur des droits de l'homme, pourfendeur d'un régime communiste « normalisé » si rigide qu'il avait fini par être surnommé « le pays où il ne se passe rien », héros de la « révolution de velours », président d'une Tchécoslovaquie qui se prit à renouer avec son entre-deux-guerres démocratique et prospère, puis chef d'Etat et garant moral d'une république tchèque devenue fervente « capitaliste »... Vaclav Havel a été tout cela.

5 octobre 1936 Naissance à Prague
29 décembre 1989-20 juillet 1992
Président de la République tchèque et slovaque
2 février 1993-2 février 2003 Premier président de la République tchèque
18 décembre 2011 Mort à Hradecek

Pour la génération de l'« underground », les jeunes de la dissidence et tous ceux qui le fréquentaient en privé, resteront aussi d'autres images, qui campent un personnage touchant : « Vasek » devenu président, tout sourire aux côtés des Rolling Stones dans un salon du « Château », « Vasek » dans sa maison de campagne de Hradecek, en jean tire-bouchonné, avec son éternelle cigarette. Il se disait « *maladroit* », « *sans sens pratique* » et « *mal préparé* ».

Propulsé du jour au lendemain à la tête de l'Etat, il dut vaincre son « *appréhension* » de la fonction présidentielle. Durant ses treize années passées au pouvoir, la popularité de Vaclav Havel avait bien sûr faibli avec le temps mais son retrait de la vie politique avait confirmé la place qu'il occupait dans l'estime des Tchèques. Dans une récente enquête, ses compatriotes l'avaient placé sur la troisième marche, derrière Thomas Masaryk, le président-fondateur de la Tchécoslovaquie, et l'empereur Charles IV, à la tête de l'empire romain germanique au XIV^e siècle.

Moustache et cheveu blond rebelle, il n'avait pourtant jamais voulu entrer dans la « grande politique ». Né le 5 octobre 1936 dans une famille bourgeoise de Prague, le jeune Vaclav est très tôt attiré par la littérature et les arts. Mais les temps ne lui sont pas favorables : dans les années 1950, l'adolescent doit « payer » ses origines de « *profiteur et exploitateur* ». Son grand-père a construit au début du siècle les premiers bâtiments en béton armé de Prague, notamment le palais Lucerna sur la place Venceslas, et l'immeuble familial sur les quais de la Vltava. Son oncle et son père ont bâti le « Hollywood tchèque », les célèbres studios Barrandov, confisqués par le gouvernement à la fin de la guerre.

Vaclav Havel, comme son jeune frère Ivan, est contraint d'apprendre un métier manuel. Il est d'abord laborantin, avant d'être autorisé à suivre des études à la faculté d'économie de l'Ecole polytechnique, qu'il n'achève pas. Après son service militaire, il travaille comme machiniste, avant de devenir, au début des années 1960, le chef artistique du théâtre Na Zabradi (Sur la barricade). A la faveur du dégel qui précède de « printemps de Prague », il se retrouve auteur attiré de ce théâtre à la pointe de la création.

Ses prises de position pour la liberté d'expression le font remarquer : il connaît ses premiers démêlés sérieux avec le régime. Le magazine littéraire *Tvar* (Visage), dont il est l'un des fondateurs, est interdit à plusieurs reprises. Il rencontre à cette époque une belle blonde, souffleuse au théâtre, Olga Splichalova, qu'il épousera. Plus tard, dans un livre entretenu (*Interrogatoire à distance*, 1989), Vaclav Havel soulignera le rôle d'Olga à ses côtés : « *Moi, je suis un enfant de bourgeois, un intellectuel constamment indécis. Elle, une fille de prolétaires, assez naturelle, réaliste et peu sentimentale (...). Elle corrige avec clarté mes idées un peu folles, elle est l'appui intime de mes actes publics.* » Couple « libre », sujet à de nombreux petits « péchés » selon le mot de Vaclav Havel, le duo Vaclav-Olga n'en resta pas moins soudé durant près de qua-



Vaclav Havel avec sa femme, Olga Splichalova, dans leur maison de campagne de Hradecek, au nord-est de Prague, dans les années 1970. BOHDAN HOLOMICEK

rante ans. Après le décès de son épouse en 1996, Vaclav Havel, qui subit quelques mois plus tard une ablation de la moitié des poumons atteints d'un cancer, se remaria avec l'actrice Dagmar Veskrnova, de dix-sept ans sa cadette.

1968. L'écrasement du « *socialisme à visage humain* » par les chars soviétiques ferme la fenêtre ouverte sur la liberté. Vaclav Havel a néanmoins profité de l'éclaircie pour effectuer un long périple aux Etats-Unis, où il rencontre toutes les figures de l'émigration tchécoslovaque de 1948. Il choisit de rentrer au pays. Les difficultés commencent, mais aussi le processus de maturation des idées politiques qu'il rassemblera en 1978 dans un recueil d'essais intitulé *Le Pouvoir des sans-pouvoirs*, et qu'il mettra en œuvre dans la dissidence, puis à la tête du pays. Il se retrouve très vite mis à l'index : ses pièces sont interdites, toute activité intellectuelle publique est exclue. Il vit des royalties de ses drames traduits et joués à l'étranger, et de petits emplois, comme celui de manutentionnaire dans une brasserie, qui lui inspirera sa pièce *Audience*.

Mais Vaclav Havel étouffe, se révolte. En avril 1975, alors qu'il vient de fonder la plus prestigieuse collection de samizdats (Ceska Expedice), il écrit au président Gustav Husak, l'homme de Moscou, pour se plaindre des distorsions entre la réalité quotidienne et les principes démocratiques proclamés par la constitution socialiste et le Parti. Il dénonce la « *bouffonnerie dégradante* » du régime, la « *dissimulation à laquelle (les gens) sont contraints* », et « *pire que tout sans doute, le sentiment d'avoir étalé notre lâcheté* » depuis tant d'années.

En 1997, Vaclav Havel dénonce « la grande erreur qui consiste à vouloir réduire l'homme à un simple producteur de bénéfices »

Cette lettre ouvre une nouvelle étape dans sa résistance au régime. Le texte circule sous le manteau. La StB, la redoutable police secrète du régime accentue la pression sur le couple Havel.

Le 1^{er} janvier 1977, après l'arrestation des membres d'un groupe de rock, Plastic People, Vaclav Havel publie avec quelques amis la Charte 77, un manifeste réclamant

le respect des libertés et des droits de l'homme, qui servira de ralliement à tous ceux qui sont choisis de ne pas se taire. Le texte rassemble, au début, 242 signatures.

L'« *élément anti-socialiste Havel* », comme le décrit l'organe du régime, *Rudé Pravo*, devient la bête noire du pouvoir. Des campagnes haineuses sont lancées contre lui. Les procès, les séjours en prison, les gardes à vue se succèdent sans briser sa volonté ni le forcer à émigrer. Des douze années où il tient le rôle de chef de file de la dissidence, il en passera cinq en prison. Un premier séjour de quatorze mois en 1977-1978 est vite suivi par une condamnation à quatre ans et demi, en 1979, dans le cadre du procès d'une dizaine de dissidents, fondateurs du Comité de défense des personnes injustement condamnées (VONS). Il est libéré en 1982 pour graves problèmes de santé.

Derrière les barreaux, à raison de quatre pages par semaine, examinées par les censeurs, Vaclav Havel a rédigé ses *Lettres à Olga*, un recueil de textes philosophiques où il se livre à une introspection créatrice : « *Je prends cet emprisonnement ni tragiquement (...) ni comme une blague (...), mais comme quelque chose auquel j'étais destiné. Lorsque ce sera fini, je serai plus en paix avec moi-même.* »

En visite à Prague en décembre 1988, François Mitterrand invite à un petit-déjeuner à l'ambassade de France une dizaine de dissidents, dont Vaclav Havel, qui évoque « *la regrettable contradiction entre le visage que nos dirigeants (communistes) offrent à leurs hôtes étrangers et celui qu'ils montrent à leur propre peuple* ». Un mois plus tard, Vaclav Havel est de nouveau emprisonné, pour « *incitation à la déstabilisation de la république* ».

Une semaine de manifestations, brutalement réprimées par la police, à l'occasion du vingtième anniversaire de l'immolation de l'étudiant Jan Palach, déclenche une nouvelle vague d'arrestations parmi les dissidents. Le pouvoir est contraint de libérer Havel au début de l'été sous la pression de l'opinion publique internationale. Il ne l'autorise toutefois pas à se rendre à l'autisme à Francfort pour recevoir le prix des libraires allemands.

Mais Vaclav Havel n'est plus seul avec les autres signataires de la Charte 77. Une pétition intitulée « *Quelques phrases* », réclamant une démocratisation du régime récolte environ 35 000 signatures. L'Europe centrale s'ébroue et le mur de Berlin va tomber. Lorsque le 17 novembre, à Prague,

une manifestation d'étudiants et lycéens s'achève sous les coups de matraques, la coupe est pleine. Le surlendemain, Havel lance avec ses amis le mouvement d'opposition Forum civique. A sa tête, il mène les négociations avec les dirigeants communistes qu'il contraint d'abandonner le pouvoir. La foule scande : « *Havel na hrad!* » (« Havel au Château ! »). Le dissident est élu chef de l'Etat tchécoslovaque, le 28 décembre 1989, par l'ensemble unanime et toujours discipliné des députés communistes.

**« Je préfère être celui qui fait les rois plutôt que le roi »
Vaclav Havel**

Son apparente gaucherie et sa timidité émeuvent. Les Tchèques notent la taille trop courte de son pantalon lors de cérémonie d'investiture et l'élocution malaisée de ses premiers discours de chef d'Etat. « *Je suis écrivain, pas orateur* », avait-il prévenu. Acclamé, « Vasek » semble presque gêné d'être propulsé sur le devant de la scène politique. « *Je préfère, disait-il, être celui qui fait les rois plutôt que le roi.* »

De dissident à président : le changement de rôle titille assurément le dramaturge. En octobre 1991, lors d'une allocution à l'université de New York, il se décrit comme « *un critique littéraire qui aurait soudain été forcé d'écrire un roman* ». Eda Kriseova, sa biographe officielle, a trouvé une autre formule : « *Le pouvoir est tombé entre les mains de l'homme qui disserta sur le pouvoir des sans-pouvoir.* »

La suite des événements devait-elle permettre au chantage d'une politique « *morale* », basée sur « *la conscience et la vérité* », de donner toute sa mesure ? Le divorce, même tranquille, entre Prague et Bratislava est un échec pour Havel. En 1992, la rupture devient inévitable entre Tchèques et Slovaques, et la spirale des événements échappe au chef de l'Etat fédéral : son souhait de substituer une « *fédération authentique* » à la « *fédération totalitaire* » ne se réalise pas. Il démissionne en juillet. Dans ses *Méditations d'été*, il prend acte du tournant : « *Les Tchèques ont toujours conçu la Tchécoslovaquie, beaucoup plus que les Slovaques, comme leur Etat. Ils l'ont conçue comme tel, parfois si égoïstement, si dédaigneusement et avec un tel manque d'égards, qu'ils ont précisément poussé les Slovaques* » vers la sortie.

Ce n'est pas pour Vaclav Havel un salut final. Il donne son avis sur la Constitution de la République tchèque, dont il devient, en janvier 1993, le premier président. De sa voix rauque de fumeur, il s'adresse tous les dimanches à ses concitoyens dans des causeries radiophoniques. Sa défense de la société civile et d'une démocratie participative lui vaut quelques conflits avec le premier ministre, Vaclav Klaus, artisan d'une réforme économique « à la Thatcher ». Les deux Vaclav ne s'apprécient guère. En 1997, Havel dénonce « *la grande erreur qui consiste à vouloir réduire l'homme à un simple producteur de bénéfices* ».

En politique extérieure, il plaide pour l'intégration rapide de son pays dans les structures euro-atlantiques. Son autre cheval de bataille est la réconciliation germano-tchèque, dont il avait posé les premiers jalons dès 1990, en s'excusant au nom de son peuple pour l'expulsion de trois millions d'Allemands des Sudètes à la fin de la seconde guerre mondiale.

« *La vérité et l'amour doivent vaincre le mensonge et la haine* », proclamaient les manifestants de 1989. Catalyseur de cette renaissance, Vaclav Havel a souvent été comparé à Thomas Masaryk, figure de proue de la démocratie tchécoslovaque qui, dans l'entre-deux-guerres, tranchait avec les régimes autoritaires installés ailleurs en Europe centrale. Havel aura marqué de son sceau d'humanisme le retour et la consolidation de la démocratie dans son pays sorti de quarante années de congélateur communiste.

La dissidence, a-t-il expliqué en 1992 dans un discours, « *supposait de cultiver la patience* », « *une attente inspirée par la conviction que la graine semée prendra ainsi racine et germera. Nul ne sait quand, un jour.* » Le dissident des années 1980, qui dissertait déjà sur les « *paradoxes* » de sa vie, pressentait-il le tour de passe-passe que l'histoire allait lui jouer ? « *Avec les années, a-t-il écrit, on me considère comme une sorte d'homme politique, et je n'ai jamais voulu l'être. Je me mêle de philosophie – mais qui pourrait me considérer sérieusement comme un philosophe ? Dans le théâtre, qui est ma profession, je ne suis pas un vrai spécialiste non plus. J'ai choisi délibérément de mener une existence mouvementée, mais en même temps je n'aspire qu'au calme. Comment se fait-il que ce nœud de contradictions bizarres que je suis, puisse traverser une vie – et même, me dit-on, avec un certain succès ?* » ■

NATALIE NOUGAYRÈRE ET MARTIN PLICHTA



Concert clandestin (en haut) donné par le groupe Plastic People à Hradecek dans la grange de Vaclav Havel en octobre 1977. Vaclav Havel à sa sortie de prison, début 1983. PHOTOGRAPHIES EXTRAITES DE L'OUVRAGE « HAVEL », DE BOHDAN HOLOMICEK, AUX ÉDITIONS GWINZEGAL



L'irrépressible « pouvoir des sans-pouvoir »

VACLAV HAVEL disparaît au moment où le « pouvoir des sans-pouvoir », qu'il avait décrit en 1978 dans un essai retentissant, continue de démontrer toute son actualité. Vingt ans après la disparition du bloc soviétique, le puissant message légué par Vaclav Havel, celui de la résistance morale que tout individu peut opposer à un système autocratique, prend une résonance particulière en cette année 2011 de soulèvements populaires, dans le monde arabe et, plus récemment, en Russie.

Face aux dictatures, Havel appelait à « la vie dans la vérité », qui « comprend n'importe quel acte par lequel un individu ou un groupe d'individus se révolte contre la manipulation dont il est l'objet ». C'est le cœur des résistances civiles à l'œuvre dans les révolutions pacifiques : l'effet d'entraînement qui peut naître d'une multitude d'actes, petits et grands, d'insoumission individuelle. Cela peut aller de la simple participation à un concert rock « underground » aux grandes campagnes de désobéissances civiles.

En 2011, les « printemps arabes » puis, en décembre, la contestation de la rue face aux fraudes électorales en Russie, ont constitué une formidable nouvelle « validation » du message de Havel, estime l'ancien ambassadeur tchèque à Paris, Pavel Fischer, qui fut un proche collaborateur du « président-dissident ».

Havel et ses réseaux d'amis, jusqu'au sein de la diplomatie tchèque, dirigée aujourd'hui par un de ses vieux compagnons, Karel Schwarzenberg, n'auront jamais cessé cet engagement pour les valeurs. Que ce soit pour venir en aide

aux opposants birmans, pour militer en faveur de l'attribution, en 2010, du prix Nobel de la paix au dissident chinois Liu Xiaobo, pour soutenir les dissidents à Cuba, ou encore pour appuyer l'opposition en Biélorussie, pays où les signataires de la Charte 97 se sont directement inspirés de l'exemple de la Charte 77.

Le « pouvoir des sans-pouvoir », c'est le pouvoir de ceux d'« en bas », ceux qui, par une gamme infinie d'actes individuels, peuvent parvenir à lever la chape de peur qui constitue le fondement de tout pouvoir répressif. Havel, dans son fameux

Le « printemps arabe » puis, en décembre, la contestation de la rue face aux fraudes électorales en Russie, ont constitué une formidable nouvelle « validation » du message de Havel

essai, avait illustré cela par le choix qu'il avait un marchand de légumes de placer – ou non – au-dessus de son étal, une banderole avec un slogan communiste. « Toute la logique du système, écrivait-il, est d'intégrer l'individu dans la structure du pouvoir, non pour qu'il y réalise sa propre identité, mais pour qu'il y renonce au profit de l'identité supérieure du système. »

L'acte, même minime, de résistance, s'inscrivait dans ce que le « père spiri-

tuel » de Havel, le philosophe Jan Patočka (mort en 1977, victime d'un terrible harcèlement de la police politique), avait appelé « la communauté des ébranlés ». Les « ébranlés » étant ceux qui s'émancipent de ce qui les rive au quotidien pour exercer pleinement leur liberté d'homme.

Havel et les dissidents du bloc de l'Est, avaient identifié le talon d'Achille des pouvoirs qu'ils combattaient : leur légalisme, à la fois tatillon et de façade. Ils mettaient en demeure les autorités de respecter les engagements internationaux auxquels elles avaient souscrit : le « panier » droits de l'homme des accords de Helsinki de 1975. Celui-là même qui permet, aujourd'hui, aux manifestants russes de se référer au constat de « bourrages des urnes » établi par les observateurs de l'OSCE (organisation héritière des accords d'Helsinki), lors des récentes législatives en Russie.

Le dernier appel de Havel, avant sa mort, s'adressait aux Russes. « Pour les encourager à se souvenir qu'il y a des valeurs plus importantes que le profit, et que l'action non violente doit préparer l'avenir », relève Pavel Fischer. Ce combat était aussi celui d'une autre grande figure de la dissidence antisoviétique, décédée cette année, le 18 juin, à Boston : Elena Bonner, la veuve d'Andrei Sakharov. Lorsque, en mai, le Centre Sakharov de Moscou a célébré le quinzième anniversaire de sa création, le ministre tchèque, Karel Schwarzenberg, l'ami de Havel, était l'un des rares responsables gouvernementaux européens à avoir fait le déplacement. ■ N. No.

« Grâce à Vaclav Havel, ma vie a changé »

Le dalaï-lama le présentait-il ? En quittant Prague, lundi 12 décembre, à l'issue de trois jours passés en compagnie de son hôte, Vaclav Havel, le chef spirituel tibétain avait confié « ses soucis pour la santé de [son] ami » et proposé les soins de ses médecins traditionnels. Son vœu pour « qu'il vive encore dix ans » n'aura pas été exaucé. Même si l'infatigable combattant pour les droits de l'homme – thème de la rencontre à laquelle le dalaï-lama avait été convié, parmi d'autres personnalités et intellectuels internationaux – était apparu très affaibli et vieilli, se déplaçant en siège roulant, personne n'avait osé songer à une fin si proche.

Aussi, lorsque la nouvelle de sa mort est tombée, dimanche 18 décembre, vers midi, alors que venait de s'achever un débat télévisé avec le président de la République tchèque, Vaclav Klaus, sur Prima TV et que commençait celui avec le premier ministre, Petr Necas, sur la chaîne publique, plus d'un convive autour de la table dominicale a eu le souffle coupé et de nombreuses paires d'yeux se sont embuées.

Visiblement surpris et affecté, Petr Necas a rappelé que « Vaclav Havel a énormément fait pour ce pays ». « Mon admiration et mon profond respect pour celui qui est le symbole des changements intervenus en 1989 ont toujours dominé les désaccords que je pouvais avoir avec lui en tant qu'homme politique », a confié le chef du gouvernement.

De son côté, Vaclav Klaus, qui fut le principal rival politique de l'ex-dissident, a reconnu, lors d'une déclaration solennelle au Château de Prague, qu'il « entretenait du respect pour Vaclav Havel depuis les années 1960 lorsqu'il avait fait sa connaissance », et que ce der-

nier « l'avait invité à rejoindre le Forum civique en création » pendant la « révolution de velours » de 1989.

Vaclav Klaus a mobilisé les services du Château de Prague pour mettre en place une chapelle ardente où la dépouille mortelle de Vaclav Havel sera exposée à partir de mercredi avant les funérailles nationales prévues vendredi. Dès lundi matin, personnalités et citoyens anonymes se sont succédé devant les livres de condoléances mis à la disposition du public.

Autels improvisés

Les Tchèques n'ont toutefois pas attendu les réactions officielles pour manifester leur tristesse et leur reconnaissance. Dans de très nombreuses villes du pays, ils sont spontanément descendus sur les places, pour allumer des bougies et déposer des fleurs au pied d'autels improvisés avec des photos de l'ex-président défunt.

À Prague, des milliers de personnes se sont retrouvées place Venceslas, où Vaclav Havel haranguait les foules lors de la « révolution de velours », avenue Nationale, où la répression brutale d'une manifestation d'étudiants le 17 novembre 1989 avait sonné le glas du communisme, et au Château où il siégea presque treize années.

« J'étais ici le 29 décembre 1989 lorsqu'il fut élu président la première fois. Grâce à Vaclav Havel, ma vie a changé : j'ai pu étudier ce que je voulais, j'ai voyagé, je choisis mes représentants et peux dire mon opinion », explique Petr Pokorny, 43 ans, en déposant une bougie devant le portrait de l'ex-président souriant, bordé d'un ruban noir. ■

M. PA
(PRAGUE, CORRESPONDANT)

Une dramaturgie de l'absurde contre l'idéologie totalitaire

IL SE VOULAIT avant tout poète, dramaturge, écrivain. On le préférait dissident, militant pour les libertés, habitué des prisons, résistant obstiné, fondateur de la Charte 77, chef d'Etat. Il avait interrompu ses activités d'écriture le temps de se dévouer à la République et on a eu tendance à le lire pour ce qu'il n'était peut-être pas, un auteur essentiellement politique, subversif, bref, un homme de théâtre « en situation ». Or Vaclav Havel était d'abord, justement, un homme de langage.

Le langage, il avait appris à en connaître les ruses. À l'idéologie totalitaire fondée sur la perversion des mots, Havel a répondu par une dramaturgie de l'absurde, dans l'héritage de Kafka, sous l'influence de Beckett, de Ionesco et de Stoppard, en prenant les mots au pied de la lettre. Les mots dépossédés de leurs sens, figés dans un monde bureaucratique et mécanisé, il les pointe du doigt dans son théâtre. Dès sa première pièce, *La Fête en plein air* (1963), il met en scène l'initiation d'un jeune homme dans une société hermétique et écrasante, fondée sur des clichés linguistiques et dont il dresse la satire grotesque.

Le jeune inconnu, que l'on voyait hanter le Théâtre de la Balustrade, à Prague, comme machiniste, éclairagiste et accessoiriste, inaugurait ainsi une œuvre théâtrale qui jouera un rôle essentiel dans le « dégel culturel » de la Tchécoslovaquie poststalinienne. Très vite, Havel devient l'auteur tchèque le plus connu et le plus joué à l'étranger. Et dans son pays, ses engagements ont un prix : harcèlement policier, interdiction de toute activité artistique, près de cinq années de prison.

Plus sa dissidence l'expose à la répression, plus il est tenté, dans son théâtre, de mettre sa propre expérience en abyme. Ce n'est donc pas un hasard si dans les années 1970 surgit Ferdinand Vanek, philosophe rebelle, marginalisé et révélateur du trouble de ceux qui s'adonnent à des compromis, alter ego manifeste du dramaturge et héros du triptyque réunissant trois courtes pièces en un acte, *Audience*, *Vernissage*, *Pétition* (Gallimard, 1980). Pour Havel, il ne s'agit plus seulement ici de parodier les postures langagières et de démythifier les mécanismes sociaux qui en découlent, mais de donner à voir une expérience fondamentale du monde, la vie d'un dissident dans une société où le mensonge et la compromission sont normalisés. Plus intime, moins abstrait que

dans ses premières pièces, il met cette fois sa propre biographie au service de scènes et de personnages bien réels.

Alors, il faut faire court : les pièces de ce triptyque doivent pouvoir être jouées dans les arrière-salles des bistros. Ce sont elles qui, avec *Largo Desolato* (Gallimard, 1985), ont séduit le metteur en scène Stephan Meldegg qui en a assuré l'adaptation en France. « Ces trois pièces, rappelle-t-il, tirent leur force de puiser dans la vie authentique du dramaturge. Mais ce n'est pas simplement un « théâtre d'intervention », réduit à son lien avec l'actualité. L'art d'Havel est d'avoir su indiquer la réalité psychologique par le seul jeu du langage. »

Vaclav Havel saluait chez son compatriote Bohumil Hrabal, l'évidence de l'écriture. « Il ne vit pas pour écrire, mais il écrit parce qu'il vit », notait-il en pensant peut-

On a eu tendance à le lire pour ce qu'il n'était peut-être pas, un auteur essentiellement politique, subversif, un homme de théâtre « en situation »

être à lui-même. Et cette singulière relation de causalité s'exprimait avant tout, selon lui, dans le théâtre, « la seule expression où l'homme s'adresse à un autre homme, chaque jour, maintenant et sans arrêt ». En prison, celui qui avait sacrifié non sans souffrance sa vocation première au nom d'une urgence politique ne pouvait s'exprimer comme écrivain qu'en correspondant avec sa femme. Ses *Lettres à Olga* (Ed. de l'Aube, 1990) sont aussi un dialogue avec lui-même, un moyen imaginé pour lutter contre le cauchemar quotidien au rythme de quatre feuillets hebdomadaires sans ratures, soumis à la censure.

Devenu président de la République, il ne consacrait plus son écriture qu'aux discours et aux essais théoriques. Mais ses rares moments perdus, il les passait encore à noircir quelques carnets de notes. Havel rêvait de cesser un jour de s'occuper de politique. En 2007, il avait publié un ultime recueil de textes, *À vrai dire... Livre de l'après-pouvoir* (Ed. de l'Aube). ■

MARION VAN RENBERGHEM